

Un pays lointain sur le trottoir d'en face. Des hommes qui marchent sans visage, sans importance, sans rien. Ni dans les mains ni dans le ventre. Sauf du sang. Qui coule à l'intérieur. Preuve de vie, la seule qui reste, rouge. Les migrants sont arrivés. Ceux que l'on voyait à la télévision en train de se noyer, de mourir ou de crever, tout dépend de l'horreur qui causait leur perte, ou d'être sauvés par la chance, ou par Dieu, s'il existe, et s'il sert à cela, sauver des hommes afin qu'ils meurent un jour pour de meilleures raisons. Ces hommes-là. Sur le trottoir d'en face.

Ils traversent. Ils viennent vers nous. Ils sont douze.

Un Érythréen, un Tchadien, dix Soudanais arrivés hier à l'aube en autocar, tous évacués de la jungle de Calais puis dispersés dans la province française loin de l'impossible Angleterre comme on sème aux champs des graines. Aucun bagage, pas de papiers, à peine une identité roulée dans un sac à dos avec ce qu'il reste d'eux-mêmes, deux bras, deux jambes, pas toujours valides, des cicatrices, des mémoires ténébreuses, des regards perdus au beau milieu de leur fatigue, cette increvable fatigue à force de tomber dans la

mer et de se cogner aux hommes, ceux de l'autre jungle, la nôtre.

Quel âge peuvent-ils avoir ? Vingt-cinq ? Trente ans ? À quoi bon savoir l'âge qu'on a dans une vie pareille ? Quand il n'y a rien d'autre à vivre que de franchir des barbelés, on ne compte plus les heures ni les années, on sauve sa peau. Passent sur eux des mois sans jours, des jours sans heures et sans commencements. On ne peut plus leur donner d'âge, il est trop tard, ils sont disqualifiés des calendriers, leur temps fout le camp, ne tient pas la distance, est hors-le-jeu. Ils ont trop vécu ou pas assez. Tout est faussé. Leurs os sont plus jeunes qu'eux. Il serait plus approprié de leur demander le nombre de fois où ils ont été en vie jusqu'à aujourd'hui, combien d'années ils ont perdues à attendre sur les pointillés de nos frontières, à traîner derrière eux leurs blessures et leurs désillusions, à maudire la terre entière, la pluie, le froid, à se maudire eux-mêmes, à regretter de n'être pas plus forts. Le jour où ils ont vu leur mère pour la dernière fois est pour eux l'An zéro. Depuis lors, les mois qui passent marquent au fer rouge leur temps d'absence au monde. Ils sont hors la vie, hors la mort, quelque part entre les deux. Pendant ce temps, l'homme vieillit, à commencer par le regard. Suit tout le reste, lentement.

Je suis soudanais, j'ai vécu un an et demi à Calais sous une seule couverture et toutes les pluies.

Je suis érythréen, je suis mort trois fois dans un camp en Libye.

Je suis soudanais, je ne sais pas combien de temps je suis resté à Calais et je ne veux pas le savoir.

Je suis tchadien, j'ai vécu trente-huit mois de misère, je ne sais pas où, je ne sais pas quand. Avant, après, je ne sais plus.

Nous ne faisons pas encore la différence entre chacun d'eux. Ils ne font probablement pas la différence entre nous. Ils sont les migrants d'Afrique. Nous sommes les bénévoles européens. Deux continents pour visages.

Peu importe qui nous sommes, nous les Français, nous avons tout laissé en plan à la maison ce matin, à commencer par nous-mêmes. L'état dans lequel sont nos vies ne pèsera pas dans nos poignées de mains avec eux. Nous sommes de chair et d'os et c'est assez pour commencer. Ensuite nous réendosserons nos couvertures, nos victoires et nos échecs. Pour l'instant, nous ne sommes personne, ni homme ni femme, nous sommes un port, un quai de gare, une ligne d'arrivée quelque part en France. Nous sommes le trottoir d'en face et il est dix heures trente du matin.

Ils approchent. Suivent leurs faibles ombres flanquées au sol comme enchaînées à leur fantôme. Leur peau est de couleur sombre et pourtant, ils sont plus pâles que nous. Ils ne disent rien et nous restons muets. Mieux vaut le silence pour nous assurer à distance de nos formes humaines, tôt ou tard, viendront les mots, qui nous précéderont et prendront notre place, comme toujours. Quelques-uns esquissent un sourire timide, d'autres nous regardent, comme on parcourt le vide. Une brume froide et laiteuse flotte dans le ciel indistinct. Nous n'avons pas encore eu le temps de lever les yeux et de nous inquiéter de sa présence, car ce n'est pas le ciel que nous cherchons pour l'instant, mais des âmes qui vivent.

La lumière du jour, encore faible à cette heure, effleure nos visages au gré des mouvements de nos respirations que l'on hâte ou que l'on retient. Aurions-nous peur ? De ne pas être à la hauteur de ce commencement, il est probable que oui. Quant à eux, ils ont certainement épuisé leurs réserves pour ce qui concerne ce genre d'émotion.

Nous empoignons enfin leurs mains et les serrons aussi fort que possible, il faut qu'ils sachent dans ce premier geste avec eux, qu'ils sont nos égaux. Nos bonjours émus et maladroits gesticulent dans tous les sens, mais résonnent comme des laissez-passer.

Alors ils passent.

Et gravissent les marches de la mairie¹.

Liberté, Égalité, Fraternité ouvrent la voie. Ils s'arrêtent et essayent de lire. Ils ne savent pas ce que ces mots signifient et quant à nous, il nous arrive parfois de ne plus les comprendre. C'est peut-être pour ça que nous sommes là, pour donner des définitions à ce que l'on écrit sur les murs de France et pour rattraper le temps perdu à trahir le meilleur de nous-même. Les frontons des mairies ont-ils été placés trop hauts ? Faut-il changer d'échelle, les redescendre à hauteur d'homme pour que l'on soit doué d'humanité une fois pour toutes ? Sauf que tant que nous serons mortels nous tiendrons plus à nos vies qu'à celle des autres. À chacun de sauver son existence en ce monde. Seule la manière fait la différence.

Les migrants nous diront plus tard que notre devise républicaine deviendra pour eux l'emblème d'une France

1. Il s'agit du bourg de Bizanos, Pyrénées Atlantiques.

qu'ils veulent semblable à ces trois mots. Ils ont besoin de vouloir ce pays, ils ne lui pardonneront pas quand ils découvriront que la réalité ne propose pas tout à fait la même chose. Cette France qu'ils prennent pour refuge, ils vont la mettre au défi d'être à la hauteur des façades de ses mairies et de ces trois mots taillés dans le vif du sentiment de culpabilité que nous ressentons chaque fois que nous levons les yeux vers eux. Car il faut lever les yeux et redresser la nuque si l'on veut lire ce qui est écrit sur le fronton. De regarder vers le haut, ils ont perdu l'habitude. Envisager le ciel et l'impossibilité de soi en dessous donne tout à coup le vertige. Essayer tout de même, lire sans pouvoir les comprendre ces mots qui claquent comme un drapeau qu'ils auront peut-être envie de servir un jour si liberté leur est donnée de redevenir des hommes dignes de ce nom, et moins mortels qu'ailleurs.

2. Ou CADA.

Leçon de français — La phrase négative

Il ne pleut pas.

Il ne neige pas.

Le ciel s'ennuie.

Nous n'aurions jamais pensé qu'il serait aussi difficile de leur apprendre à composer des phrases négatives. Ne pas, Ne jamais, Ne plus, avant ou après le verbe ? Avant ou après le participe passé ? Impossible de nier quoi que ce soit. Je n'aime pas le poisson. Je ne sais pas nager. Je n'ai pas faim. Je ne veux pas de pain. Je n'ai pas de papiers. Je n'ai pas d'argent. Ils ne veulent pas en entendre parler. On a faim et soif tout le temps. On aime tout. On veut tout. On peut tout. Déni total de la négation. Ce qui n'a pas lieu, le silence s'en charge. Je suis un exilé. Combien de négations contient cette phrase ?

Toutes. Alors, à quoi bon développer ?